

Marchisio, Hélène (1982) *La vie dans les campagnes chinoises*.
Paris, Le Centurion, 237 pages.

Rodolphe De Koninck

Volume 27, numéro 72, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021640ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021640ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

De Koninck, R. (1983). Compte rendu de [Marchisio, Hélène (1982) *La vie dans les campagnes chinoises*. Paris, Le Centurion, 237 pages.] *Cahiers de géographie du Québec*, 27(72), 518–519. <https://doi.org/10.7202/021640ar>

MARCHISIO, Hélène (1982) **La vie dans les campagnes chinoises**. Paris, Le Centurion, 237 pages.

Les monographies traitant de l'agriculture contemporaine chinoise paraissent plus ou moins régulièrement en Occident, surtout en langue anglaise. Ces études fort variées, telles celles de Hinton, de Myrdal ou de Dumont ont au moins deux traits en commun. D'une part, elles témoignent de l'ampleur et de l'infinie diversité des problèmes et des initiatives de l'agriculture chinoise. D'autre part et nonobstant quelques amers retours de Chine, les auteurs y défendent des positions généralement enthousiastes, soulignant les mérites des réalisations chinoises plutôt que leurs défauts. Le livre d'Hélène Marchisio ne déroge pas vraiment à ce modèle si ce n'est que l'auteur fait preuve d'une grande sagesse dans ses descriptions et ses évaluations.

Hélène Marchisio a effectué plusieurs missions d'enseignement et de recherche en Chine. La première d'importance allait durer de 1959 à 1965, au terme de laquelle elle publia en collaboration avec Bettelheim et Charrière *La construction du socialisme en Chine* (Maspero, 1965). Elle avait alors effectué de nombreux séjours dans des communes populaires. En 1978, puis en 1981, elle retourna dans trois de ces communes situées dans trois régions différentes, afin d'en étudier l'évolution. *La vie dans les campagnes chinoises* est d'abord fondé sur cette étude diachronique où l'auteur accorde tout de même une place importante à des considérations plus larges concernant l'ensemble des politiques agricoles chinoises. Plutôt qu'à une analyse savante, l'auteur nous convie à un examen, attentif et détaillé certes, mais qui laisse peu de place aux considérations théoriques, ne s'appuyant que sur un *apparatus criticus* fort mince. Malgré l'ampleur de la bibliographie existante, l'auteur a préféré l'ignorer, se contentant de produire une étude fondamentalement descriptive qui conserve tout de même une réelle valeur pédagogique.

Situées dans trois provinces distinctes, les communes étudiées témoignent de conditions écologiques et historiques fort différentes. La première se trouve dans la province du Shandong, cette péninsule encadrée par les deux lits du fleuve Hoang Ho, l'ancien au sud, l'actuel au nord. On est ici dans la Chine du blé, du maïs et de la vigne. La seconde communauté étudiée, plus exactement une brigade de production (unité inférieure à la commune), se situe dans la province d'Anhui, dans la basse plaine du Yangtsé. Les terres irriguées y sont réservées au riz, les terres sèches et basses au coton et les pentes aux théiers. Le troisième village se trouve dans la province du Sichuan, traversée par le cours amont du Yangtsé. On est donc ici au cœur du Bassin Rouge qui correspond en quelque sorte à la principale concentration du peuplement chinois de base (le peuplement han) vers l'intérieur, vers l'ouest de la Chine : ici dominant le riz, le blé, le colza et le bambou. On le voit bien, même s'il existe évidemment de plus grands extrêmes encore à la géographie de la Chine sédentaire, une étude réalisée auprès de paysans de régions aussi différentes et très densément peuplées que la péninsule du Shandong, le bas et le haut Yangtsé, repose sur des bases fort intéressantes.

Tout en reconnaissant et en répétant l'importance des différences entre les trois unités étudiées, tout en rappelant aussi le caractère hautement sélectif d'une telle étude, l'auteur parvient à couvrir une longue liste de sujets. Il en ressort l'image d'une paysannerie laborieuse et innovatrice, en relation difficile, voire aux prises avec un État, un parti, une administration dirigistes et souvent, eux aussi, innovateurs. Parmi les thèmes privilégiés par l'auteur, il y a celui de l'importance de la famille chinoise. Marchisio souligne combien la famille demeure au centre non seulement des relations sociales mais aussi des relations de production. Bien sûr, les principaux échelons de l'organisation de la propriété et de la production sont progressivement devenus, depuis la révolution de 1949, les communes, les brigades et les équipes. Mais l'unité familiale persiste et même tend à reprendre de l'importance dans la mesure où les activités familiales complémentaires sont de plus en plus acceptées, voire même encouragées dans certains cas, tant dans l'agriculture proprement dite que dans les activités connexes, qu'il s'agisse du commerce, de l'artisanat ou de la petite entreprise. Il ne faut pas croire qu'il s'agisse là d'un « retour en arrière », vers la réhabilitation massive de la propriété privée. Certes, les paysans se voient confirmer le droit à des lopins individuels, certes ils obtiennent même un droit de propriété sur les terres qu'ils reboisent et qui autrement demeureraient incultes. Mais l'objectif fondamental semble beaucoup plus être l'accroissement de l'autonomie, de l'initiative et de ce que l'auteur appelle la responsabilité des familles dans un contexte où prévalent les tâches collectives et de coopération... que la remise en question du principe de celles-ci. « Trouver

l'équilibre entre la responsabilisation des familles et la collectivité est donc le grand problème à résoudre» (p. 233).

Avant d'en arriver à cette conclusion, l'auteur aura montré avec force détails — souvent résumés dans des tableaux fort utiles — les formes de l'organisation du travail et de la répartition, combien délicate, de ses fruits. Ce n'est pas le moindre mérite de son œuvre que d'être parvenu à juxtaposer, opposer et même joindre des éléments de la tradition chinoise et de la modernité de la Chine populaire dans l'illustration des campagnes du pays : et surtout selon une approche qui, tout en soulignant l'ampleur des problèmes, fait ressortir avec encore plus de force l'immense espoir que représente l'agriculture chinoise. Cet espoir repose sur ceux qui font, ceux qui vivent cette agriculture. À cet égard, l'étude de Marchisio est exemplaire : elle est très proche du quotidien, de la vie familiale, des problèmes du travail, en particulier ceux des femmes, de l'éducation, de la santé, de la planification familiale, de la hiérarchie et même des relations de pouvoir au sein des familles et des communautés. Malgré l'éventail très large des problèmes abordés, malgré la façon fort inégale dont ils sont traités, et l'absence quelquefois décevante de toute référence à d'autres recherches, l'auteur parvient à donner un souffle à son œuvre, une direction. Cette direction, c'est celle du débat nécessaire sur le potentiel d'un développement socialiste, mais aussi sa fragilité, au sein de la paysannerie la plus expérimentée, donc la plus solide de la planète. À ce titre, l'œuvre de Marchisio compte parmi les témoignages contemporains les plus importants. Sa valeur didactique, sa valeur de mémoire aussi sont incontestables.

Rodolphe DE KONINCK

*Département de géographie
Université Laval*

BAYLON, Christian et FABRE, Paul (1982) **Les noms de lieux et de personnes**. Paris, Nathan, Collection « Linguistique française », 277 p.

Ce substantiel ouvrage arrive à point nommé. En effet, comme le soulignent les auteurs, l'onomastique n'a pas encore conquis ses lettres de noblesse en tant que sujet inscrit aux programmes des universités françaises et ceux qui se livrent à l'étude des noms de personnes et des noms de lieux le font généralement à titre de dilettante, voire en catimini, comme si cette discipline ne pouvait qu'être « tenue pour une amusette » (Introduction, p. 7). Les difficultés de plus en plus nombreuses qu'éprouvent maintes revues spécialisées en la matière — le naufrage de l'irremplaçable *Revue internationale d'onomastique* (RIO) en constitue un exemple fort éloquent —, la désaffection quasi généralisée des étudiants pour la recherche toponymico-anthroponymique, le manque de plus en plus senti de véritables spécialistes, d'onomasticiens sérieux, auxquels se substituent nombre d'amateurs sans envergure et que dénonce avec fermeté dans son introduction le réputé Charles Camproux, tout ceci pourrait laisser croire, estimons-nous, que l'onomastique est irrémédiablement condamnée soit à la marginalité, soit à la disparition pure et simple du firmament des disciplines linguistiques.

Toutefois, un livre sérieux comme celui que nous présentons redonne espoir et témoigne de la vitalité, à tout le moins en France, des études onomastiques. L'intérêt et le mérite essentiels de l'ouvrage résident dans le fait que pour une fois des études de première valeur portant sur les deux constituantes fondamentales de l'onomastique, la toponymie et l'anthroponymie, ont été réunies en un livre unique d'où gain appréciable de temps et possibilités non négligeables d'effectuer les rapprochements nécessaires entre ces disciplines sœurs. Pour en découvrir toute la richesse, passons succinctement en revue ses principales composantes.

Les auteurs abordent l'étude de la toponymie et de l'anthroponymie sous trois axes principaux : après avoir exploré l'établissement d'une méthode de travail en onomastique sur un plan diachronique qui va des pionniers Charles de Brosses, Auguste Le Prévost et Houzé aux modernes Paul Lebel, Auguste Vincent et Charles Rostaing en passant les éminents onomas-